

La guerre vécue par Armand SPITALIER

Soldat au 4ème Escadron du RCCC



MAI-JUILLET 1940

Je prends la décision de m'engager lors de l'attaque du 10 Mai 1940 (grande attaque de l'armée allemande qui envahit la Hollande et la Belgique) sans résistance des armées belge et hollandaise. L'Allemagne est victorieuse : percée de SEDAN, encerclement de DUNKERQUE et entrée dans PARIS.

Au lycée MIGNET d'AIX EN PROVENCE, le même communiqué tous les jours : « Nos troupes se replient sur des positions préparées à l'avance ». C'est mon lycée qui est fermé depuis le début de l'offensive.



J'ai entendu l'appel du 18 Juin du Général DE GAULLE et j'ai tout de suite adhéré à sa cause en me disant qu'il a raison, qu'il ne faut pas accepter une défaite pareille. Non, mon père ne s'est pas battu pour rien en 14-18 (il est mort quelques années après la fin de la guerre des suites de ses blessures). Dans le Midi de la France, défilent de superbes voitures hollandaises et belges, avant-garde de l'exode. L'armistice est signé le 22 Juin à Retonde. En juillet, je réussis le bac à l'écrit mais j'échoue à l'oral.



SEPTEMBRE-DECEMBRE 1940

Je réussis l'oral ; je suis bachelier ! Où m'inscrire ? En philosophie ou en mathématique ? Je prends la décision de m'engager malgré la risée de mes copains. Après enquête des gendarmes à la maison, je suis convoqué à la caserne de MARSEILLE fin décembre. Je suis accepté et je subis les premières vexations : nettoyage de la cour, des chiottes ...



JANVIER-DECEMBRE 1941

Le 11 Janvier 41 j'embarque sur « L'Iméritie ». Sur le bateau, je retrouve mon copain Raymond aux cuisines. Le paquebot se dirige vers le Golfe du Lion. Nous longeons la côte espagnole ; nous quittons, sous la tempête, la Méditerranée par GIBRALTAR. C'est ensuite TANGER et enfin CASABLANCA. Une fois pied à terre, je titube après cette traversée de onze jours. L'abondance de légumes dans les marchés m'étonne ; en France, c'est la pénurie. En costume civil, je me sens l'âme d'un touriste. Puis direction RABAT où je fais mes classes dans le R.I.C.M (Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc). C'est dur, d'où le début d'une certaine répulsion pour l'armée : lever à 5 heures, déjeuner avec 1/4 de boule de pain, 1/4 de café noir, ramper sous les fils de fer. Certains marocains nous suivent à vélo et nous vendent des casse-croûte. Les trois premiers mois, l'interdiction de sortie le soir me frustre car la caserne se situe assez loin de la ville. L'interdiction levée, je prends du plaisir à aller quelquefois au cinéma. L'adjudant SCHENEBELEN m'incite à faire partie du peloton pour être caporal : « Vous avez de l'instruction, faites quelque chose ». Ne voulant pas de cette incorporation, je me porte volontaire pour partir en Indochine. Mais je ne suis pas pris. J'intègre la compagnie de transmissions : R.H.C., où j'apprends l'optique et le morse. Je profite de ma première permission pour revoir ma mère à AIX : train puis bateau d'ORAN à MARSEILLE et enfin tram jusqu'à AIX. Ma joie de revoir ma mère est vite assombrie par ses problèmes d'argent. Elle a acheté un grilloir pour utiliser mes colis de café non grillé que je lui ai expédiés. J'embarque sur « Le Jamaïque » pour le SENEGAL en passant par le MAROC (RABAT et CASABLANCA). J'atteins DAKAR en septembre ou en octobre. La chaleur moite est difficile à supporter sans parler des cafards dans la chambre ! A THIES, j'incorpore le régiment d'Infanterie de Cavalerie semi-blindé. J'apprends à conduire des camions Laffly de sept tonnes, à sauter des fossés en moto. Un buffle m'occasionne une belle chute ! Les cours de mécanique m'intéressent. Les marches dans le bled, les manœuvres dans la brousse nous occupent. Les entraînements ne sont pas trop organisés ; c'est un peu la foire ! J'apprécie les nuits à la belle étoile, enroulé dans une couverture, sous les baobabs avec le chant des oiseaux. Un jour, un Laffly s'enfonce dans le sable à cause d'un oued et le fait d'avoir passé plusieurs heures à enlever le sable, sous la chaleur accablante d'un soleil de plomb, me provoque une belle insolation avec fièvre.



Un Laffly

Au SENEGAL, nous mangeons très mal : nouilles, patates douces et buffles du SOUDAN. Et, comme nous prenons les repas dehors ; il arrive que des vautours plongent dans l'assiette ! (c'est une espèce protégée). Je regrette aussi de n'avoir

rien à lire... j'ignore si les officiers ont de la lecture... Pour nous, il n'y a que les parties de cartes.

JANVIER-DECEMBRE 1942

Une circulaire passe à St LOUIS pour être élève officier ; je postule et je suis admis. Envoyé à DAKAR pour suivre les cours, je bénéficie d'une chambre particulière non loin du marché de Sandaga où je me laisse tenter par les bananes séchées et le chocolat non épuré.

Une nuit, branle-bas terrible ; j'apprends le lendemain matin (le 8/11/42), que les Américains ont débarqué au MAROC et en ALGERIE, avec pour conséquence la suppression des cours. Les « Vichissistes » ont tiré sur les Américains qui ont bombardé les troupes françaises.

Notre Gouverneur Général BOISSON¹ appartenant à l'AOF (Afrique Occidentale Française) veut rester sous l'obédience de Pétain. Je refuse catégoriquement de tirer sur les Américains, gaulliste dans l'âme depuis l'appel du 18 Juin ! Enfin, BOISSON se rallie et nous voilà sous la houlette des Américains après un mois coupés de tout : pas un navire n'est rentré dans le port de DAKAR ! Sur le papier, nous formons un régiment colonial de cavalerie, mais côté pratique, pas d'armes, rien que de vieux camions avec essence au compte-gouttes. Une chaleur accablante, aux alentours de 50° aspire en volute les vapeurs d'essence sortant des barils. J'apprécie le port du casque, la sieste, les boissons de kinkeliba. Nous nous servons de barils d'essence de 250 litres, coupés en deux et sur lesquels nous avons soudé deux anses en fer rond, pour infuser le kinkeliba, plante rafraîchissante et en même temps désinfectante. Et pour transporter l'eau, nous utilisons de grosses courges coupées en deux et vidées. J'en ai aussi acheté une au marché en guise de bassin pour la toilette. Les « bambaras », habitants de Centre Afrique, mobilisés dans mon régiment, font office de coursiers. Ils se chargent de remplir laalebasse d'eau pour la toilette et de laver le linge —« C'est malsain de se laver trop » me confient-ils. Je deviens le secrétaire d'un adjudant qui me demande de rédiger des motifs pour les punitions (je trouve cela curieux mais c'est l'armée !). C'est la période des pluies : les iguanes énormes font leur apparition, l'herbe pousse de 1 cm par jour et les insectes pullulent. Je les écrase pendant nos parties de bridge avec l'adjudant. Quelque temps plus tard, incidemment, j'apprends que cet adjudant n'est qu'un simple soldat, un imposteur qui a profité de la pagaille née lors de la dérouté. Il est passé peu après en conseil de guerre.

¹Fils d'instituteurs, ancien combattant et mutilé de la Première Guerre mondiale, Pierre Boisson intègre en février 1917 l'École coloniale où il est le major de sa promotion. Il est gouverneur général de l'Afrique occidentale française (AOF) une première fois du 29 octobre 1938 au 10 août 1939, puis il occupe la même fonction en Afrique équatoriale française (AEF) du 3 septembre 1939 au 28 août 1940, puis revient à la tête de l'AOF du 25 juin 1940 au 13 juillet 1943. Rallié au régime de Vichy, il s'oppose, lors de la Bataille de Dakar en septembre 1940, à la tentative de débarquement des forces alliées conduites par le général de Gaulle. Le 7 décembre 1942, c'est le ralliement total de l'AOF à la « France libre ». Après son ralliement, Pierre Boisson mène en AOF une politique d'intensification de la production agricole, destinée à ravitailler les troupes alliées. En novembre 1943 il est convoqué devant la commission d'épuration. Par la suite il est inculpé par le tribunal militaire d'Alger, révoqué sans pension et renvoyé chez lui. Cependant, au lendemain de la guerre il se voit à nouveau notifier le chef d'inculpation d'indignité nationale. Condamné par la Haute cour de justice en juillet 1948, il meurt peu après.

En tant que soldat, je suis peu renseigné sur la stratégie de notre armée et sur les buts que l'on nous a fixés pour réintégrer le territoire national. Je suis les nouvelles du conflit germano-soviétique par le journal « Les Echos » et c'est ainsi que j'apprends le blocage de l'Armée Allemande à STALINGRAD en novembre 42.

ANNEES 1943 ET 1944

Notre régiment théoriquement formé se rassemble à THIES et embarque à DAKAR la nuit tombante. Onze jours de voyage avec une centaine de bateaux escortés de navires de guerre. Notre convoi suit les côtes ; quelques bateaux sont torpillés. Les buffles, embarqués au SOUDAN et parqués à l'avant du navire, nous servent de nourriture. Les dauphins suivent les bateaux. Nous dormons au fond des cales après de nombreuses parties de cartes. CASABLANCA : son port sert de débarquement pour le matériel américain vendu aux français. Nous servons de dockers. Toujours en attente du matériel qui ne nous est toujours pas affecté, nous faisons des exercices de tirs, de l'instruction sur des livres, bref de la préparation. Enfin ces fameux chars, nous les récupérons à St DENIS DU SIG en ALGERIE. Les régiments sont équipés et formés à ce nouveau matériel (qui en fait n'est pas neuf !). On affecte à notre régiment 36 T.D. Ces chars construits par FORD ont la particularité d'avoir des tourelles sans capot ; ce qui les rend vulnérables. Ils doivent être escortés par un peloton de fantassins. Je fais partie de l'équipage du char PNOM – PENH comme aide conducteur. Ce char est équipé d'un canon de très grande précision (de conception russe). Il a un réservoir de 500 litres de gas-oil ; on y stocke 70 obus et des mines anti-char. Mon régiment se dirige vers RABAT (MARTIN près du KISS). Le KISS est une rivière qui longe la frontière Algéro-Marocaine. Il y a des sources d'eau chaude dans le lit de cette rivière peuplée de tortues. Nous y nettoyons notre linge en nous amusant à attraper des tortues pour organiser des courses. Nous sommes hébergés dans le hangar d'une coopérative de céréales. J'apprends avec joie, à St LUCIEN près d'ARZEW, la nouvelle du débarquement des alliés en Normandie, le 6 juin 1944.



Un Sherman M10



La rivière KISS OUED

JUILLET-SEPTEMBRE 1944

Nous sommes internés dans un grand camp entouré de fils de fer barbelés. L'entraînement est intensif. Nous avons l'apparence d'hommes cuivrés, recouverts de cette poussière rouge qui s'infiltre dans nos tentes. Les infirmiers de la Croix

Rouge se trouvent de l'autre côté du camp. Nous sommes enfin prêts à embarquer sur les bateaux (chars et soldats) pour la CORSE. Lors du voyage, pendant la nuit, au niveau des îles de SICILE ou de SARDAIGNE, vers trois heures, les mitrailleurs de bord tirent sur un engin volant. A ce moment là, nous sommes couchés sur les ponts à cause de la chaleur. Réveillés en sursaut, nous plongeons dans les cales tout en continuant notre route. Nous apprenons à AJACCIO qu'il s'agissait du torpillage d'un avion allemand qui voulait nous couler.

En Corse, nous faisons du camping ; pas de matelas aussi j'ai coupé des fougères pour me faire un bon lit. Je me lave dans les ruisseaux où l'eau non calcaire mousse généreusement. Une certaine impatience règne dans l'attente de ce fameux débarquement. Enfin on rassemble les navires, chars et matériel. Notre régiment est composé de 2400 hommes (dont 800 seront tués), nous faisons route dans la nuit tous feux éteints. Au petit matin, les côtes de la FRANCE sont enfin visibles. Nos chars de 35 tonnes nécessitent une plage solide.



Le débarquement de Provence

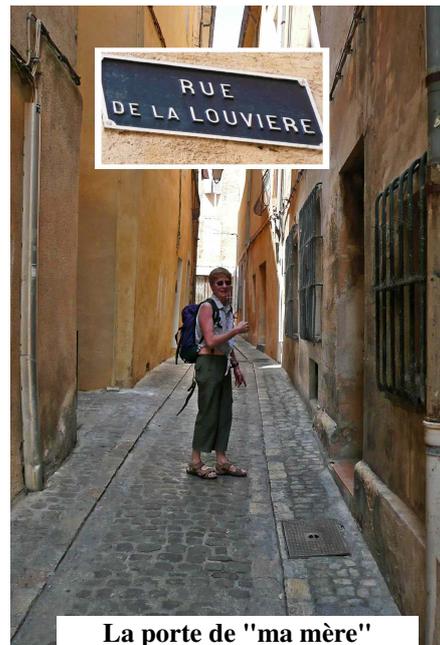
Le 22 août, nous débarquons à LA NARTELLE. Les hommes pataugent dans l'eau. Nous avançons dans les pins, la lampe tempête à la main. Ce premier soir, nous bivouaquons près de la plage sans franchir les bandes blanches car le terrain est miné. Je m'infiltrerai dans la colline avec un camarade breton pour chercher de l'eau afin d'étancher notre soif. J'aperçois un trou d'eau mais un cadavre y flotte ; nous fuyons à toute vitesse. Le lendemain matin,



Général DE LATTRE DE TASSIGNY

avec nos chars nous roulons vers TOULON qui est ardemment défendue par les Allemands ; beaucoup de morts. Le chevalier D'ARCIMOLE (qui était un noble) a été l'un des premiers tués du régiment. Nous avons comme mission, une attaque frontale face à une défense acharnée des forces allemandes. La bataille et la prise de TOULON se font en plein jour. Des FTP (Francs Tireurs Partisans) et des FFI sortent immédiatement des caves. Ils se tirent les uns sur les autres pour piller les magasins. Des LVF (Légion de Volontaires Français) pro-Allemands tirent sur notre régiment. Le « futoir absolu ». Nous faisons plusieurs prisonniers. Le général DE LATTRE DE TASSIGNY (commandant de la 1^{er} Armée française) passe en revue la troupe. Dans la nuit, vers deux heures du matin, à côté de moi, un copain Henri TYVOLLE, nettoie son fusil dont la cartouche est engagée. En passant son chiffon, il appuie sur la gâchette, l'œil au dessus de la chambre du fusil. Les pressions de gaz lui broient le globe oculaire. Il est évacué sur LYON.

Le premier soir de la prise de Toulon, un véritable feu d'artifice à St MANDRIER est provoqué par l'explosion des munitions des Allemands. MARSEILLE est prise 27 jours avant la date prévue par les objectifs. Le char TONLE-SAP de notre peloton a été capturé par les Allemands. Nous faisons des prisonniers qui sont fouillés ; ils ont beaucoup d'argent français que nous donnons à la Croix Rouge. Après avoir attendu un ravitaillement pour les chars, nous prenons la direction d'AIX EN PROVENCE. Le régiment s'arrête au carrefour de la route des Alpes. Je demande au lieutenant si je peux voir ma mère qui habite à 500 mètres (rue de la Louvière). Il refuse mais je décide d'y aller quand même ! Ne sachant pas ce qu'allait me réserver l'avenir, je ne veux pas regretter cette occasion. Toute l'armée se dirige vers la route Napoléon, je trouverais bien un véhicule pour rejoindre mon escadron. Je pars aussitôt comme un fou et tape violemment à la porte. La chance est avec moi : ma mère est à la maison car c'est un jour de repos pour cette infirmière de l'hôpital d'AIX. Je l'ai réveillée ; elle faisait la sieste. Je la serre dans mes bras en lui disant : « je n'ai pas le temps, il faut que tu viennes car la colonne repart ». Quelle joie de retrouver aussi mon frère quitté depuis deux ans et demi ! Nous discutons un moment puis ma mère m'accompagne jusqu'au coin de la route des Alpes. Mon char est parti ! Je fais signe à un GMC qui me prend et le soir à l'étape (l'ARAGNE), je récupère mon char. Au campement, devant le lieutenant, je m'excuse tout en lui répétant : « j'ai vu ma mère ». Celui-ci me répond : « c'est bon pour cette fois-ci, mais ne recommence plus ». Au menu, comme tous les soirs : une conserve de lard en tranches minces accompagnée non pas de pain mais de pommes données par les paysans sur la route. Le ravitaillement est assuré par les Américains ; voilà la raison pour laquelle le pain fait défaut. Par contre, nous avons droit à des paquets de cigarettes et de chocolat. N'étant pas fumeur mais friand de chocolat, je procède à des échanges.



OCTOBRE-DECEMBRE 1944

Après une nuit laciale, nous reprenons la route en direction de GRENOBLE. Dans l'Isère, au pont de BONVOISIN, les villageois nous acclament en criant : « Nos Libérateurs, venez chez nous ». Nous y restons une dizaine de jours faute de carburant. Nous sommes trop éloignés des bases de ravitaillement. Nos gros réservoirs de plus de cinq cents litres sont vides. Tous les moyens de transport sont réquisitionnés pour nous approvisionner en gas-oil.

La 19ème armée Allemande commandée par le Général WIESE reflue vers le Nord.



Rixheim TD en Position Hiver 1944

Enfin, l'intendance arrive ; nous pouvons avancer jusqu'à CRANCOT dans le JURA où nous sommes bien accueillis. Nos repas dans une fromagerie sont bien arrosés de crème ! Nous passons les nuits dans une grange où il y a du foin et de la paille. J'ai pris plusieurs fois la garde dont une de deux heures sous la pluie. Nous quittons CRANCOT et reprenons contact avec la troupe pour nous diriger vers le DOUBS. Il commence à faire vraiment froid et les noirs sénégalais sont démobilisés ; ils sont remplacés par des FFI qui n'ont même pas fait d'école de combat. C'est une bande de fripouilles qui rançonnent les fermes. Une nuit, j'assume la garde près d'une menuiserie au bord de la rivière. Les Allemands sont très près de la colline d'en face mais n'engagent pas le combat. Avec le vent, les feuilles tombent et les FFI tirent dans tous les sens par peur ! Je dois plonger dans la rivière pour éviter les balles de ces FFI qui tirent n'importe comment ! Après cette garde, je me couche dans un cercueil bien fourré de paille, posé sur deux tréteaux, pour essayer de me réchauffer. Le lendemain matin, le lieutenant mène une enquête pour savoir qui a tiré le premier car il y avait ordre de ne pas engager le combat. Un soir, un FFI qui a bien bu sort avec son clan pour piller les poulaillers. La bande revient déposer les poules dans la cuisine et va se coucher dans une autre maison. L'un des FFI, complètement saoul, une fois couché, a tiré de son lit dans le plafond. Au dessus, à l'étage, dormait une femme qui a vu les balles lui passer entre les cuisses ! (Il est passé au conseil de guerre et il a fait de la prison).

Voici le mois de novembre et les premiers flocons de neige. Il fait très froid dans notre char qui n'est pas chauffé. Le 20 novembre 1944, a lieu la grande attaque pour la libération de MULHOUSE. La 9ème DIC est rentrée dans les cités de potasse. Nous enchaînons avec la Percée de BELFORT. Se déroule ensuite la Bataille d'EINSIHEIM ; les chars allemands se déplacent en dessous de nous dans la forêt enneigée ; nos tirs sont dirigés sur les cités de potasse. Quand nous tirons un obus, le récipient où se trouve la poudre est brûlant et des gants en amiante nous permettent d'extraire le culot qui est jeté en dehors du char par la tourelle découverte. C'est une guerre de résistance ; les Allemands fléchissent. Le moral est à zéro chez l'ennemi.

JANVIER-MAI 1945

A LAUTERBOURG, les ponts ont sauté et le passage du RHIN se fait sur des barges ; nous tirons sur les casemates de la ligne SIEGFRIED avec des obus perforants. En avril 1945, c'est une Grande attaque. Nous poursuivons la 19ème armée Allemande qui recule et repasse le RHIN côté allemand pour refluer vers la frontière suisse.

C'est la Bataille de RASTATT : les Allemands ont investi la brasserie. Le soir, c'est un véritable feu d'artifice : pendant une heure, je reste couché à plat ventre sous un déluge d'obus. Les Allemands contre attaquent. Dur dur de voir les copains transportés sur des civières ! Le lendemain matin, les français vident des jerricans de carburant au travers des soupiraux de la brasserie et y mettent le feu. Les maisons entourant la brasserie s'embrasent aussi. Les civils sortent des caves comme des fourmis ; la scène est d'une atrocité insoutenable ! Nous tirons sur la brasserie ; un groupe d'Allemands se rend ; l'un d'entre eux est un adjudant assez âgé. L'un de nos soldats le bouscule et lui envoie une balle qui lui éjecte un œil !

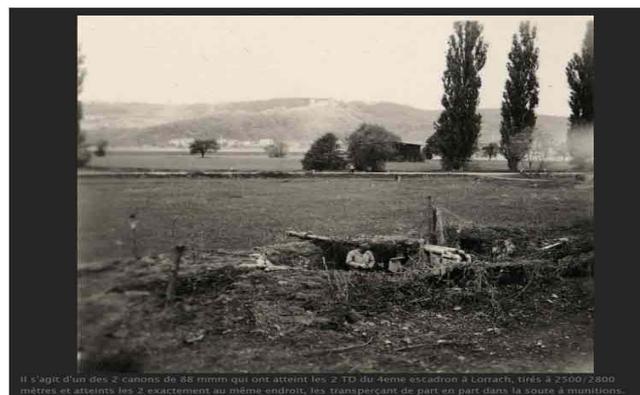
Se présente à moi une autre scène d'horreur : un lieutenant saisit un jeune allemand de seize ans ; il prend son revolver qu'il lui applique sur le ventre. Moi, caporal, je ne peux m'empêcher de protester vivement. Je lui crie que c'est inhumain puisqu'il s'est rendu. Le principe d'honneur de la guerre doit être respecté. A douze heures, les Allemands se rendent tous, drapeaux blancs en tête, dignement, au pas cadencé : l'honneur dans la défaite. La bataille de RASTATT est terminée, les Allemands se sont rendus au bout de deux jours. Nous avançons dans la plaine du RHIN où la 19ème armée



Le JURA SOUABE

Allemande se déplace dans la forêt Noire. Nous filons par les routes de la plaine, où les Allemands très courageux creusent dans la nuit pour enterrer leurs chars sans carburant pour en faire des fortins. Arrivés sur une section de route, hésitant devant tous ces barrages et obéissant à l'ordre du capitaine, nous filons à 60 km/h pour les franchir. Les obus fusent dans tous les sens mais, par miracle, pas un des chars n'est touché ! Arrivés dans la région, du côté de BALE, nous découvrons des militaires allemands habillés en civil qui passent en Suisse. Devant moi, un Allemand crie « HITLER » et se tire une balle dans la tête avec son propre fusil. Nous remontons vers la FORET NOIRE (JURA SOUABE) et, le 1er mai, éclate la grande bataille de SIGMARINGEN (lac de Constance). C'est une véritable boucherie. Nous poursuivons les Allemands sur les routes, dans la forêt ; les obus de nos 155 éclatent sur les arbres en créant des gerbes qui détruisent tout : matériel et personnes.

**Lörrach - 88 Pack-Flack Allemand
(photo de M. Maduraud)**



Il s'agit d'un des 2 canons de 88 mm qui ont atteint les 2 TD du 4ème escadron à Lörrach, tirés à 2500, 2800 mètres et atteints les 2 exactement au même endroit, les traversant de part en part dans la soule à munitions.

Le 24 AVRIL matin, en sortant d'une maison (Lörrach) où nous avons dormi, un copain de Tunis, TOMAZINI, s'écrit : « bientôt la quille ». Le sergent chef MOUISSET nous rassemble pour partir en reconnaissance avec les deux chars. Nous avançons pendant un certain temps sans trouver de résistance. Le calme qui nous entoure est vite brisé car nous nous retrouvons encerclés par des Allemands sortant des trous creusés de leurs mains pour se camoufler. Le sergent crie : « prenez position sur la hauteur ». Les deux chars se mettent de côté pour se diriger vers les hauteurs de la prairie. Tout à coup, je vois une fumée derrière. L'autre char a pris feu. Le chef de notre char, FAFIN sort de la tourelle, tente aussitôt de revenir mais il reçoit une balle qui lui traverse le dos et il s'effondre sur moi. THOBOIS, touché par une balle



Le BIEN HOA II en feu (photo de M. Maduraud)

qui lui a sectionné l'abdomen, sort du char en hurlant : « remet mes boyaux dans le ventre ». Il s'effondre derrière le char. Il est mort. C'est un jeune de 17 ou 18 ans qui s'était évadé de France par l'Espagne pour rejoindre le Maroc. ENDERLIN me demande d'un air interrogateur : « Que fait-on ? ». J'essaie l'interphone mais rien. Panique dans ce char immobilisé et vulnérable car sans capot de tourelle pour nous protéger ! Je prends mon couteau pour ouvrir la chemise du chef de char afin d'examiner sa blessure ; pas une goutte de sang mais FAFIN est mort. C'est un homme marié qui a plusieurs enfants. ENDERLIN met son casque au bout de son fusil ; chaque fois qu'il le sort de la tourelle : « cling, cling » ; les Allemands nous ont en ligne de mire. Impossible de sortir par la tourelle. Je prends ma mitraillette ainsi que mon revolver et j'ouvre la trappe qui se trouve en dessous du char pour en sortir. Je rampe suivi de mon camarade. Nous ne sommes même pas à deux mètres du char qu'un premier obus passe au-dessus de nous suivi d'un autre qui percute la soute à munitions remplie de gas-oil et de plus de soixante dix obus. Le char s'enflamme, l'acier devient blanc. Tétanisés, nous reculons en rampant. Des fantassins ayant reçu des éclats reculent sur une pente. Quant à moi, l'arme à la main, je m'avance sur l'autre pente. Soudain, à mes pieds : un trou avec cinq Allemands ! D'instinct, je les fais prisonniers et les oblige à descendre la pente ; j'entends siffler les obus derrière moi !

Le soir, on descend au village de LORRACH pour y dormir. Mon camarade ENDERLIN et moi-même, nous ne parvenons pas à fermer l'œil de la nuit.

J'ai allumé une bougie ; trop d'émotions : l'explosion assourdissante, la chaleur du char en feu, les cinq occupants de l'autre char qui ont péri carbonisés, mes deux camarades morts et moi encore en vie ! J'ai perdu mon carnet de bord ; il a brûlé dans le vide-poche de mon char.



Le PNOM-PENH détruit (photo RCCInfo)

Le lendemain, transbahuté dans un camion je suis encore sous le choc. A ARZEN, il y a encore quelques combats.

Le 8 mai au soir, dans le petit village d'AASEN près de la forêt Noir, les chars tirent en l'air pour célébrer la VICTOIRE. Néanmoins, il y a encore un massacre d'Allemands.

Mon camarade BOULCH, un breton possédant une maison à St Guénolet du PENMARC'H, me propose de nous promener dans le bois. J'acquiesce et nous découvrons plein de chars allemands, des panzers, ainsi que des fosses et des brassards Volksturm [*La Volksturm consistait à enrôler les hommes qui n'étaient pas ou plus en âge de faire la guerre c'est-à-dire des jeunes (- de 18 ans) et des plus âgés (+ de 45 ans)*]. BOULCH me clame : « Viens, on va embarquer un ou deux chars » mais je lui réponds qu'ils sont certainement piégés et que je n'ai pas envie de sauter ! Des copains sont morts en voulant pêcher dans le Danube avec des grenades piégées.

JUIN-NOVEMBRE 1945 : EPILOGUE

Par la suite, le Capitaine LIZAMBARD², polytechnicien, m'a ordonné d'aller travailler dans les bureaux car j'avais de l'instruction. J'ai été affecté à BAD-DURHEIM. J'ai quitté l'Allemagne le 22 novembre à 5 heures du matin. Il gelait.

J'ai voyagé en camion de SIGMARINGEN jusqu'à STRASBOURG puis en train jusqu'à TOULON. J'ai été démobilisé le 25 novembre. J'ai reçu 1000 anciens francs ; on m'a remis ma vieille veste de civil.

J'ai passé un mois à MARSEILLE ; j'ai trouvé un emploi aux écritures à la compagnie transatlantique.

Ce texte a été rédigé par ma fille Chantal à partir de ses notes prises lors d'une soirée en famille dans notre maison de vacances. Il a été revu, corrigé et illustré par ma fille Joséphine et son mari Pierre-Michel Goupil.



2 LIZAMBARD Jacques- Chef de bataillon. Né en 1916 , il entre à l 'Ecole Polytechnique en 1936 puis participe à la campagne de France en 1939-40 avec le 23e Régiment d'Infanterie Coloniale. Fait prisonnier, il s'évade et rejoint l'AOF en 1941 où il commande la 3e puis la 1ere compagnie du 1er Régiment de Tirailleurs Sénégalais. Il est ensuite affecté au Bataillon de Mauritanie et commande le Groupe Nomade d'Akjoujt en Mauritanie. En 1943, il rejoint le Régiment Mixte d'Infanterie Coloniale de Reconnaissance d'AOF où il sert à l'état-major comme officier adjoint au commandant en second, promu capitaine. Il participe aux campagnes de Libération et d'Allemagne en 1944-45 comme commandant du 4e escadron du Régiment Colonial de Chasseurs de Chars. Démobilisé en 1946, il est rappelé en 1956 comme chef de bataillon au 9e Régiment d'Infanterie Coloniale et participe aux opérations de maintien de l'ordre en Algérie.

Campagnes : France – Afrique – Libération – Allemagne – Algérie (1 séjour).

Chevalier de la Légion d'Honneur (1945) – Croix de Guerre 1939-45 – Silver Star (US).

